

NOS TENDRES CRUAUTÉS

DE LA MÊME AUTEURE CHEZ PHÉBUS

Une bobine de fil bleu, 2017.

Vinegar Girl, 2018.

La Danse du temps, 2019.

Un garçon sur le pas de la porte, 2020.

www.editionsphebus.fr

Titre original : *French Braid*

© Anne Tyler, 2022

Pour la traduction française :

© Phébus/Libella, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7529-1267-1

ANNE TYLER

NOS TENDRES
CRUAUTÉS

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
CYRIELLE AYAKATSIKAS

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

NOUS ÉTIONS EN MARS 2010. À l'époque, la gare ferroviaire de Philadelphie était encore équipée d'un de ces tableaux d'affichage mécaniques dont les caractères défilaient en cliquetant à chaque nouvelle information. Serena Drew restait plantée devant, les yeux rivés sur la ligne du prochain train pour Baltimore. Pourquoi attendaient-ils si longtemps pour annoncer les quais, ici ? À Baltimore, on informait les voyageurs plus tôt.

Son petit ami se tenait à côté d'elle, mais il était plus détendu. Il n'avait jeté qu'un bref coup d'œil au tableau et étudiait à présent l'écran de son téléphone. Il secoua la tête en lisant un message puis passa au suivant d'un geste du pouce.

Le couple rentrait d'un déjeuner dominical chez les parents de James. Serena les rencontrait pour la première fois. Elle s'en était fait toute une montagne pendant deux semaines, se demandant ce qu'elle allait porter (optant finalement pour un jean et un haut à col roulé – la tenue classique de l'étudiante de troisième

cycle, histoire de ne pas avoir l'air de trop en faire) et se creusant la tête pour trouver des sujets de discussion. Ça s'était plutôt bien passé, d'après elle. Les parents de James l'avaient accueillie chaleureusement et lui avaient tout de suite demandé de les appeler George et Dora, et cette dernière était une telle pipelette qu'alimenter la conversation n'avait pas été un problème. « La prochaine fois, avait-elle dit à Serena après le repas, il faudra aussi que tu rencontres les sœurs de James avec leurs chers et tendres et leurs enfants. On ne voulait pas t'assaillir pour ta première visite. »

La prochaine fois. Première visite. C'était bon signe.

Mais à présent, Serena n'arrivait même pas à en retirer un sentiment de triomphe. Le soulagement l'avait vidée de toute énergie ; elle était lessivée.

James et elle s'étaient rencontrés au début de l'année universitaire. Il était si beau qu'elle avait été surprise quand il l'avait invitée à boire un café après les cours. Il était grand et mince, avec une crinière de cheveux bruns et une barbe soigneusement taillée. (Serena, en revanche, était presque un peu trop ronde et sa queue-de-cheval était quasiment de la même nuance de beige que sa peau.) En cours de travaux dirigés, il avait une façon bien à lui de s'appuyer paresseusement contre le dossier de sa chaise, sans prendre de notes ni sembler écouter, puis de soudain lancer une remarque étonnamment pertinente. Elle avait craint qu'il ne la trouve insipide, comparée à lui. En tête à tête, cependant, il

s'avéra d'agréable compagnie. Ils allaient souvent au cinéma et dans des restaurants abordables; les parents de Serena, qui vivaient en ville, les avaient déjà plusieurs fois reçus à dîner et disaient apprécier beaucoup James.

La gare de Philadelphie était plus impressionnante que celle de Baltimore. Elle était immense, dotée de plafonds à caissons d'une hauteur inimaginable et de lustres semblables à des gratte-ciel à l'envers. Les usagers eux-mêmes paraissaient un cran au-dessus de ceux de Baltimore. Serena aperçut une femme suivie par son propre bagagiste qui poussait un chariot où s'empilaient des valises assorties. Tandis que Serena contemplait les bagages – en cuir brun foncé et lustré avec des ferrures en laiton –, elle remarqua un jeune homme en costume qui s'était arrêté pour laisser passer le chariot. « Oh, s'étonna-t-elle.

– Hmm ? fit James en levant les yeux de son téléphone.

– Je crois bien que c'est mon cousin, dit-elle à mi-voix.

– Où ça ?

– Ce type en costume.

– Tu *crois* que c'est ton cousin ?

– Je ne suis pas tout à fait sûre. »

Ils étudièrent le jeune homme en question. Il paraissait plus âgé qu'eux, mais de quelques années seulement. Il avait les cheveux clairs comme ceux de Serena et les mêmes lèvres à l'arc de Cupidon très prononcé mais, contrairement à elle qui avait les yeux bleus

caractéristiques de la famille Garrett, ceux de l'homme étaient d'un gris pâle indescriptible, que l'on remarquait même à plusieurs mètres de distance. Le chariot à bagages était passé depuis longtemps, mais il n'avait pas bougé et regardait à présent le tableau d'affichage.

« Il se peut que ce soit mon cousin Nicholas, reprit Serena.

– Peut-être que c'est juste quelqu'un qui lui ressemble, suggéra James. À mon avis, si c'était vraiment lui, tu n'aurais pas de doute.

– Oui, mais ça fait un moment qu'on ne s'est pas vus. C'est le fils de David, le frère de ma mère ; ils vivent ici, à Philadelphie.

– Alors tu devrais aller lui demander, non ?

– Mais si je me trompe, je vais passer pour une idiote. »

James plissa les yeux et la considéra d'un air dubitatif.

« Bah, maintenant c'est trop tard, de toute façon », ajouta-t-elle car, qui que ce fût, le jeune homme avait manifestement trouvé le renseignement qu'il cherchait. Il pivota pour partir vers l'autre extrémité de la gare, ajustant la lanière de son sac de voyage sur son épaule, et Serena se remit à scruter le tableau. « Quel est le numéro du quai, d'habitude ? demanda-t-elle. On pourrait peut-être tenter d'y aller directement.

– Ce n'est pas comme si le train allait partir à l'instant où ils vont annoncer le quai, lui dit James. On va d'abord devoir faire la queue en haut des marches et attendre un moment.

– Oui, mais j’ai peur qu’on ne trouve pas de places côte à côte. »

Il lui adressa le regard souriant qu’elle adorait. « Je te reconnais bien là », signifiait-il.

« Bon, d’accord, je me prends trop la tête, reconnut-elle.

– Bref, fit-il pour changer de sujet. Même si ça fait longtemps, je pensais que tu saurais reconnaître ton propre cousin.

– Tu reconnaîtrais sans hésiter tous tes cousins et cousines, toi ?

– Oui.

– Vraiment ?

– Évidemment ! »

Mais elle vit que le sujet ne l’intéressait plus. Il jeta un coup d’œil vers l’espace de restauration le long du mur opposé. « J’ai bien envie d’un soda, lui dit-il.

– Tu pourras en acheter un dans le train.

– Tu veux quelque chose ?

– J’attendrai qu’on soit dans le train. »

Il ne comprit pas où elle voulait en venir et dit : « Mets-toi dans la queue s’ils annoncent le quai entre-temps, d’accord ? » Puis il s’en alla sans attendre sa réaction.

C’était la première fois qu’ils partaient quelque part ensemble, même pour un simple aller-retour dans la journée. Serena était un peu déçue qu’il ne partage pas son stress en voyage.

Dès qu’elle se retrouva seule, elle sortit son poudrier

de son sac à dos et inspecta ses dents dans le miroir. Pour le dessert ils avaient eu une sorte de crumble aux fruits avec des morceaux de noix dans la pâte, et elle les sentait encore se promener dans sa bouche. En temps normal, elle aurait fait un détour par les toilettes après le repas, mais le temps avait filé trop vite – « Oh là là ! Votre train ! s’était exclamée Dora » – et ils étaient tous partis en catastrophe à la gare, le père de James au volant et James à l’avant avec lui, tandis que Dora et Serena avaient pris place ensemble à l’arrière « pour papoter tranquillement entre filles », selon les termes de Dora. C’est à ce moment-là qu’elle avait glissé sa remarque sur les sœurs de James, que Serena devait rencontrer. « Et toi, combien de frères et sœurs as-tu, ma belle ? avait-elle demandé.

– Je n’ai qu’un frère. Mais il était presque adulte quand je suis née. J’ai toujours rêvé d’avoir des sœurs. »

Elle avait aussitôt rougi, craignant d’avoir donné l’impression de vouloir épouser James pour intégrer sa famille ou quelque chose dans ce genre. Dora lui avait adressé un petit sourire en coin et tapoté la main.

Serena avait pourtant parlé au sens propre. Isolée dans son petit cocon familial avec ses parents, elle avait envié ses camarades d’école avec leurs grandes tribus toujours réunies, à rire aux éclats et jouer des coudes pour obtenir plus d’espace et d’attention. Certains d’entre eux avaient même des demi-frères et sœurs, et des beaux-parents qu’ils pouvaient choisir d’accueillir

ou d'exclure si le courant ne passait pas, comme des gens riches jetant de la nourriture parfaitement consommable sous les yeux pleins d'envie de spectateurs affamés.

Attends de voir, se répétait-elle. Attends de voir à quoi ressemblera ta *future* famille !

Le tableau d'affichage indiquait que le train à destination de Baltimore avait cinq minutes de retard. C'est-à-dire probablement quinze, en réalité. Et le quai de départ n'était toujours pas affiché. Serena se tourna pour chercher James. Dieu merci, il était là, marchant vers elle un gobelet à la main. Et avec lui, traînant un peu derrière, se trouvait le jeune homme qu'elle avait peut-être identifié comme étant son cousin. Serena les observa d'un air ahuri.

« Regarde qui j'ai trouvé ! lança James en arrivant.

– Serena ? demanda l'homme.

– Nicholas ?

– Ça alors ! » dit-il en tendant la main avant de se raviser et de se pencher pour la serrer maladroitement dans ses bras. Il sentait le coton fraîchement repassé.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demanda-t-elle.

– Je dois prendre un train pour New York.

– Ah.

– J'ai un rendez-vous demain matin.

– Ah, je vois. » Elle supposa qu'il parlait d'un rendez-vous professionnel. Elle n'avait aucune idée du métier qu'il exerçait. « Comment vont tes parents ?

– Bien. Enfin, disons qu’ils font aller. Papa va peut-être devoir se faire poser une prothèse à la hanche.

– Oh, zut.

– Figure-toi que je l’ai repéré près du kiosque à journaux, dit James à Serena d’un air satisfait en se balançant légèrement sur la plante des pieds. Alors je me suis arrêté quelques pas derrière lui et j’ai dit tout bas : “Nicholas ?”

– J’ai d’abord cru que j’entendais des voix, expliqua Nicholas. J’ai regardé un peu de côté sans tourner la tête...

– Quand quelqu’un prononce notre nom, on le discerne plus facilement, dit James. Tu ne m’aurais probablement pas entendu si j’avais dit “Richard”, par exemple.

– Ma mère a des problèmes de hanche, aussi, dit Serena à Nicholas. C’est peut-être génétique.

– Ta mère, c’est... Alice ?

– Non, Lily.

– Ah, oui. Pardon. Mais c’est à côté de toi que j’étais assis à l’enterrement de grand-père Garrett, je crois.

– Non, c’était à côté de Candle.

– J’ai une cousine qui s’appelle Candle ?

– Non, mais les gars ! intervint James sur un ton incrédule.

– Son nom c’est Kendall, en fait, répondit Serena en l’ignorant. C’est juste qu’elle n’arrivait pas à le prononcer correctement quand elle était petite.

– Mais tu y étais, non ? demanda Nicholas.

– À l’enterrement ? Oui, oui. »

Elle y avait assisté, mais elle n’avait que douze ans. Et lui en avait... combien ? Pas loin de vingt ; un monde les séparait à l’époque. Elle n’avait pas osé lui adresser la parole. Elle l’avait observé de loin – son expression réservée et ses yeux gris pâle – tandis qu’ils s’amassaient tous devant le funérarium après la cérémonie. Il tenait ses yeux de sa mère, Greta, une femme distante à la démarche boitillante et à l’accent étranger, ou du moins pas celui de Baltimore. Serena se souvenait très bien de ces yeux.

« On était censés aller déjeuner avec tout le monde après la cérémonie, poursuivit Nicholas, mais papa devait rentrer pour une pièce de théâtre jouée par ses élèves.

– En parlant de rentrer... les interrompit James en levant un pouce en direction du tableau au-dessus d’eux. On ferait bien de se diriger vers le quai numéro cinq.

– Ah, oui. D’accord, il faut qu’on y aille, dit Serena à Nicholas. Je suis ravie qu’on t’ait croisé par hasard !

– Content de vous avoir vus aussi », dit-il en lui souriant. Puis il salua James et tourna les talons.

« Passe le bonjour à ta famille, hein ? cria-t-elle.

– Je n’y manquerai pas. »

Serena et James prirent le temps de le regarder s’éloigner, malgré la file d’attente qui se formait déjà devant le panneau indiquant le quai numéro cinq.

« Je dois dire que, pour des cousins germains, vous

paraissent plutôt éloignés », finit par lancer James avec ironie.

Leur train n'était pas si bondé, tout compte fait. Ils trouvèrent aisément deux sièges voisins – Serena côté fenêtre, James côté couloir. Il ouvrit sa tablette pour y poser son gobelet. « Et maintenant, tu veux un soda ? proposa-t-il. Je crois que la voiture-bar est ouverte.

– Non, ça va. »

Elle regarda les autres passagers se frayer un chemin dans le couloir – une femme s'efforçant de faire avancer deux enfants qui lambinaient devant elle, une autre se débattant pour hisser sa valise sur le porte-bagages au-dessus d'eux jusqu'à ce que James se lève pour lui venir en aide.

« Il avait un peu le même teint que toi, dit-il une fois qu'il eut regagné sa place, mais je ne l'aurais jamais repéré au milieu d'une foule.

– Pardon ? Ah, Nicholas.

– Tu as tout un tas de cousins et cousines, si j'ai bien compris, non ?

– Non, juste, euh... cinq, dit-elle après avoir fait le compte dans sa tête. Tous du côté Garrett. Mon père est fils unique.

– Moi j'en ai onze.

– Quelle chance ! dit-elle d'un ton taquin.

– N'empêche, je les reconnaîtrais tous si je les croisais dans une gare.

– Oui, mais nous, on vit tous loin les uns des autres, se défendit-elle. Oncle David ici, à Philadelphie, tante Alice dans le comté de Baltimore...

– Ah oui, aux quatre coins du pays donc ! dit James en lui donnant un petit coup de coude dans les côtes.

– C'est-à-dire qu'on a tendance à ne se voir que pour les mariages, les funérailles ou ce genre d'événements, répliqua-t-elle avant de réfléchir un instant. Et encore, pas systématiquement. Mais je ne sais pas vraiment pourquoi.

– Peut-être que votre passé familial cache un sombre secret.

– On va dire ça.

– Peut-être que ton oncle est républicain. Ou que ta tante est dans une secte.

– Oh, arrête », dit Serena en riant.

Elle aimait être assise ainsi près de lui – l'accoudoir relevé entre eux, leurs corps alignés se touchant. Cela faisait à présent huit mois qu'ils sortaient ensemble, mais James lui semblait toujours merveilleusement nouveau et elle savait qu'elle n'avait pas fini de le découvrir.

Le train s'ébranla et les derniers passagers s'installèrent en vitesse. « Messieurs dames, bonjour, dit un contrôleur dans le haut-parleur. Vous avez pris place à bord du train numéro... » Serena attrapa son billet dans son sac à dos. Par sa vitre, elle vit glisser le quai sombre, puis ils émergèrent dans la lumière du jour. Ils accélèrent ; des bâtiments en béton délabrés défilèrent, dont

les façades étaient entièrement barbouillées de graffitis semblables à des cris.

« Alors, comment tu as trouvé mes parents ? s'enquit James.

– Ils m'ont beaucoup plu ! Vraiment. » Elle laissa un silence s'installer, puis finit par demander : « Et moi, tu crois qu'ils m'ont appréciée ?

– Évidemment ! Comment pourrait-il en être autrement ? »

Cette réponse ne la satisfait pas complètement. « Qu'est-ce qui leur a plu chez moi ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

– Hmm ?

– Est-ce qu'ils t'ont dit quelque chose ?

– Ils n'en ont pas eu l'occasion. Mais je l'ai bien vu. »

Elle se tut à nouveau.

« Vous avez embarqué à Philadelphie, jeunes gens ? demanda un contrôleur penché au-dessus d'eux.

– Oui, monsieur, répondit James en saisissant le billet de Serena pour le présenter avec le sien. Ma mère était obnubilée par le repas, reprit-il une fois le contrôleur parti. Elle était super fière de son plat de poulet. Elle ne le sert qu'aux invités de marque.

– En tout cas, c'était délicieux.

– Et dans la voiture, papa m'a demandé si tu allais rester dans le paysage quelque temps.

– Rester... Oh, fit-elle.

– Je lui ai répondu : "L'avenir nous le dira !" »

Un autre petit coup dans les côtes, accompagné d'un regard espiègle.

Au dessert, la mère de James avait exhumé l'album de famille et montré à Serena les photos de James enfant. (C'était un adorable petit garçon.) James avait adressé une grimace contrite à Serena, mais ensuite, il s'était lui-même attardé sur l'album, attentif à tout ce qui se disait sur lui. « Il n'a mangé que des aliments blancs jusqu'à l'adolescence, avait déclaré sa mère.

– Tu exagères, avait objecté James.

– C'est un miracle qu'il n'ait pas attrapé le scorbut.

– Il m'a l'air plutôt en bonne santé maintenant », avait dit Serena.

Dora et elle l'avaient regardé en souriant.

Leur train filait désormais à travers un terrain vague jonché d'herbes sèches, d'éviers tachés de rouille, de pneus de tracteurs et de sacs en plastique bleus, un océan de sacs en plastique bleus. Serena commenta cette vision : « Un étranger qui viendrait d'atterrir dans ce pays et qui prendrait un train pour le Sud dirait : "C'est ça, l'Amérique ? C'est ça, la Terre promise ?" »

– Ça te va bien, de dire ça, rétorqua James. Ce n'est pas comme si Baltimore était le paradis des touristes.

– Non, c'était juste pour... Je parlais de toute la ligne de l'Amtrak¹, du corridor Nord-Est.

1. Compagnie ferroviaire américaine. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

– Ah.

– Je n’avais pas compris qu’on faisait une compétition, plaisanta-t-elle.

– Oh, mais je sais à quel point vous êtes bêcheurs, à Baltimore. Je sais que vous jugez les gens en fonction du lycée qu’ils ont fréquenté. Et puis que vous finissez par épouser quelqu’un qui vient du même que vous. »

Serena regarda ostensiblement autour d’elle. « Tu vois quelqu’un de mon lycée assis à côté de moi ?

– Pas en ce moment, admit-il.

– Bon, alors ! »

Elle attendit, curieuse d’entendre la suite, mais il ne poursuivit pas et ils restèrent silencieux un moment. Derrière eux, une femme à la voix douce et enjôleuse parlait au téléphone et Serena l’écoula : « Comment tu te sens, *sincèrement* ? Allez, bébé. Allez, mon ange. Vas-y, dis-moi ce qui ne va pas. Je sais bien qu’il y a quelque chose. »

« Il suffit de voir ce pauvre Nicholas, déclara soudain James. Son père lui fait quitter Baltimore avec lui, du coup le reste de la famille ne leur adresse plus la parole.

– Ce n’est pas notre faute à nous ! s’insurgea Serena. Le problème vient d’eux. D’oncle David, en fait. Ma mère dit qu’elle ne comprend pas. Elle dit qu’il était très sociable, enfant. Tante Alice était limite rabat-joie, mais oncle David était un vrai rayon de soleil, un enfant plein de joie de vivre. Et là, regarde : il n’est pas resté jusqu’au bout de l’enterrement de son propre père. »

L'enterrement *de grand-père*, avait dit Nicholas. « L'enterrement de grand-père Garrett ». Mais personne n'avait jamais appelé papy « grand-père » ! Comment Nicholas pouvait-il ignorer cela ?

« Et ta tante, insista James. Elle, elle n'est même pas allée au-delà du comté de Baltimore quand elle a quitté la ville mais, oh là, non. Non, non, non. Pas question de garder le contact avec elle.

– Ne dis pas de bêtises, on échange tout le temps avec elle », répliqua Serena avec un brin de mauvaise foi.

Elle ne comprenait pas pourquoi elle était autant sur la défensive. Le stress, supposait-elle. Le stress de la rencontre avec les parents de James.

La première fois qu'ils avaient évoqué cette visite, ils avaient d'abord songé à passer tout un week-end là-bas. James avait mentionné l'endroit où ils pourraient déguster les meilleurs *cheesesteaks*¹ de Philadelphie et lui avait demandé si elle voulait aller voir le musée des Beaux-Arts de la ville. « Tu vas adorer la chambre des Horreurs, lui avait-il dit.

– La chambre des Horreurs ?

– C'est comme ça que ma famille appelle ma chambre.

– Oh. Ha, ha !

– Des posters des Eagles du sol au plafond. Des miettes de sandwichs qui datent de 1998 sous mon lit.

1. Sandwichs à base de fines tranches de bœuf et de fromage fondu, spécialité de la ville de Philadelphie.

– Mais... on ne va pas y *rester*, n'est-ce pas ? lui avait-elle demandé.

– Y rester ?

– Je veux dire... On ne va pas passer la nuit dans la chambre des Horreurs.

– Hé, je rigolais. Enfin, pour les miettes de sandwiches, du moins. Je crois que ma mère s'y est quand même aventurée avec l'aspirateur quand j'ai quitté la maison.

– Mais moi je dormirai dans la chambre d'amis, affirma-t-elle sur un ton qu'elle jugeait pourtant interrogatif.

– Parce que tu veux dormir dans la chambre d'amis ?

– Ben, oui.

– Tu ne veux pas rester avec moi dans ma chambre ?

– Pas en présence de tes parents.

– En présence de mes... Écoute, reprit-il après une hésitation. Je te garantis qu'ils se doutent qu'on couche ensemble. Tu penses qu'ils en feraient une histoire ?

– Je me moque qu'ils s'en doutent ou pas. C'est juste que je n'ai pas envie d'autant afficher notre relation alors que c'est la première fois que je les rencontre. »

James l'avait étudiée un instant.

« Ils ont bien une chambre d'amis, non ? demanda Serena.

– Euh, oui.

– Alors où est le problème ?

– C'est que ça fait un peu... artificiel, de se dire bonne nuit dans le couloir, puis de partir chacun de son côté.

– Eh bien, tu m’en vois désolée, avait-elle rétorqué sèchement.

– Et puis, tu vas me manquer ! Et papa et maman seront déconcertés. Ils vont se dire : “Mince alors, ces enfants n’y connaissent donc rien au sexe ?”

– Chuut ! » l’avait rabroué Serena car ils étaient à la bibliothèque, où tout le monde aurait pu les entendre. Elle avait balayé la salle du regard, puis s’était penchée vers lui par-dessus la table. « Dans ce cas on n’ira là-bas qu’un dimanche, avait-elle conclu en baissant encore un peu plus la voix.

– Je ne vois pas le rapport.

– On dira qu’on est pris le samedi et donc qu’on viendra le dimanche, et comme j’ai cours le lundi matin, il faudra qu’on fasse l’aller-retour dans la journée.

– Serena, voyons. Tu suggères qu’on fasse tout ce trajet juste pour quelques heures ? Tout ça pour laisser entendre qu’on n’est pas vraiment en couple ? »

Mais c’est ce qu’ils avaient fini par faire. Serena avait obtenu gain de cause.

Elle savait qu’elle l’avait déçu. Il devait la trouver hypocrite. Quoi qu’il en soit, elle avait le sentiment d’avoir pris la bonne décision.

Ils approchaient désormais de Wilmington. Des maisons qui semblaient à l’abandon, éparpillées çà et là, cédaient peu à peu la place à de rutilants immeubles de bureaux blancs. Le contrôleur passa dans le couloir pour

recupérer les talons des billets glissés dans les encoches au-dessus de certains sièges.

« Regarde ce que ta mère a dit à propos de mon beau-frère, par exemple, déclara soudain James.

– Hein ? De quoi tu parles ?

– La première fois que je suis venu manger chez vous, tu te souviens ? J’ai dit à ta mère qu’un de mes beaux-frères venait de Baltimore et elle a dit : “Ah, comment s’appelle-t-il ?” J’ai répondu : “Jacob Rosenbaum, mais tout le monde l’appelle Jay.” Et elle a dit : “Oh, Rosenbaum, il doit être de Pikesville. C’est là-bas que vivent la plupart des Juifs.”

– Oui, bon, maman est un peu en retard sur son temps. »

James lui lança un regard en coin

« Quoi ? fit-elle. Tu sous-entends qu’elle est antisémite ?

– Je dis juste que les gens de Baltimore sont parfois un peu sectaires, c’est tout.

– Tu fais encore une fixette sur Baltimore ?

– Je dis ça comme ça.

– Il y a de fortes chances que les parents de ton beau-frère habitent à Pikesville. Mais il se peut aussi qu’ils soient à Cedarcroft, juste à côté de chez les miens. Ce n’est pas comme si nos quartiers étaient des enclaves réservées à certaines catégories de population ou quoi que ce soit.

– Non, évidemment, je sais, s’empressa de dire James.

Tout ce que je disais, c'est qu'à Baltimore on aime bien... faire rentrer les gens dans des cases.

– C'est le propre de l'être humain, ça.

– D'accord...

– Et ce que ta mère à toi nous a dit quand on est partis ?

– Quoi ?

– “Vous devriez venir tout un week-end, la prochaine fois. Venez pour le week-end de Pâques ! On se retrouve tous pour Pâques, comme ça tu pourras voir ce que c'est de faire partie d'une grande famille.” »

Sans le vouloir, Serena avait pris une voix de ménagère guillerette et piailleuse, qui n'avait rien à voir avec celle de Dora. Cela n'avait pas échappé à James qui lui jeta un regard noir.

« Et où est le problème ? lui demanda-t-il.

– Je me suis sentie un peu jugée, c'est tout. C'était du genre : “Ma pauvre Serena. Nous on est une *vraie* famille. La tienne n'est qu'un simulacre.”

– Elle n'a pas parlé de “vraie famille” mais de “grande famille”. Tu viens de le dire toi-même. »

Serena ne riposta pas, mais elle fit la moue.

« Nous, nous sommes la grande famille accueillante ; vous, vous êtes la pauvre petite famille étriquée. » C'était ce que Dora avait dit en réalité, mais Serena n'allait pas se disputer avec James à ce sujet.

Le problème avec ces grandes familles, c'était qu'il y avait justement quelque chose de très étroit dans leur attitude à l'égard de celles prétendument fermées.

Le train ralentissait. « Wilmington ! annonça le haut-parleur. Attention à la marche, messieurs dames, et veillez à ne pas oublier... » Par la fenêtre Serena vit progressivement apparaître le quai, où se tenaient des voyageurs l'air aussi heureux et impatients que s'ils avaient toujours rêvé d'embarquer dans ce train.

Elle repensa au cadeau de Noël que ses parents avaient fait à James. Il était venu dîner chez eux la veille de son départ en vacances, et quand ils s'étaient attablés, une boîte mince et plate emballée dans du papier cadeau l'attendait dans son assiette vide. Serena avait tressailli d'embarras, avant même qu'il l'ouvre. Faites que ce ne soit pas quelque chose de trop personnel, de trop... déplacé ! James lui-même avait paru gêné. « C'est pour moi ? » avait-il demandé. Mais quand il avait ouvert le paquet, Serena s'était sentie soulagée. À l'intérieur se trouvait une paire de chaussettes orange vif, avec BALTIMORE ORIOLES inscrit en grosses lettres noires tout autour du bord et une mascotte de l'équipe des Orioles au centre de la tige.

« Maintenant que tu vis à Baltimore, avait expliqué le père de Serena, on s'est dit que tu devais en porter les couleurs. Mais on ne voulait pas que tu te mettes à dos les gens de Philly, alors on a choisi une paire qui ne soit pas compromettante tant que tu ne retrousses pas ton pantalon.

– C'est très prévenant de votre part », avait dit James en insistant pour les enfiler immédiatement. Puis il avait

paradé sans chaussures dans la salle à manger avant qu'ils ne passent à table.

Il ignorait totalement que, en réalité, ni le père ni la mère de Serena n'étaient férus de sport. Ils ne pouvaient probablement pas citer le nom d'un seul joueur des Orioles – ni des Ravens, d'ailleurs. L'effort même qu'ils avaient dû déployer pour trouver cette idée de cadeau avait profondément touché Serena.

« Hé », dit James, assis à côté d'elle.

Pas de réaction.

« Hé, Reenie, insista-t-il.

– Quoi ?

– On va se disputer à propos de nos familles, là maintenant ?

– Ce n'est pas *moi* qui me dispute. »

Le train repartit dans un soubresaut. Un homme muni d'un porte-documents traversa le couloir, l'air désorienté. Dans le siège derrière eux, la femme à la voix enjôleuse dit : « Mon cœur. Chaton. On va en parler à la direction mardi. Tu m'entends ? »

« Je n'arrive pas à croire qu'elle soit encore au téléphone, glissa Serena à James.

– Moi je n'arrive pas à croire que ce soit un appel professionnel, répliqua James après un moment d'hésitation. Tu aurais deviné ?

– Jamais.

– Tu ne vas pas me dire que les femmes se comportent de la même manière que les hommes au travail.

– Allons, allons, ne soyons pas sexistes », dit-elle en riant.

Il lui saisit la main et glissa ses doigts entre les siens. « Avouons-le, nos nerfs ont été mis à rude épreuve, lui dit-il. Pas vrai ? Les parents peuvent être tellement crispants !

– Ne m'en parle pas. »

Ils poursuivirent leur trajet dans un silence apaisé pendant quelque temps.

« Tu as entendu la réflexion de ma mère sur ma barbe ? demanda-t-il soudain. Si ça, ce n'est pas du jugement.

– Quelle réflexion ?

– Quand elle te montrait l'album photo. Elle arrive aux pages de mes années lycée et elle dit : “Là, c'est James à sa remise de diplôme. Il est beau, hein ? C'était avant qu'il se laisse pousser la barbe.” Elle ne s'en remet pas, de ma barbe. Elle la déteste.

– Oh, tu sais, c'est une mère. Les mères détestent les barbes.

– La première fois que je suis rentré à la maison avec la barbe, quand j'étais en première année de fac, mon père m'a donné vingt dollars pour que je me la fasse raser. Je lui ai dit : “Toi aussi, tu vas t'y mettre ? Qu'est-ce que c'est que ce plan ?” Il a dit : “Personnellement, je n'ai rien contre la barbe, mais ta mère dit que ça lui manque de ne plus voir ton beau visage.” Et j'ai répondu : “Eh ben, qu'elle se replonge dans mes vieilles photos si elle veut voir mon visage.”

– C'est vrai que tu étais très beau sur ta photo de remise de diplôme.

– Toi, tu ne penses pas que je devrais me raser la barbe ?

– Non, non. J'aime bien ta barbe, dit-elle en lui serrant la main. Mais je suis contente d'avoir vu le James d'avant.

– Comment ça ?

– Maintenant, au moins, je connais tous les traits de ton visage.

– Ça t'inquiétait de ne pas les connaître ?

– Je ne dirais pas que ça m'inquiétait, mais... enfin, je me suis toujours dit que si, mettons, quand je rencontrerais l'homme de ma vie... s'il portait une barbe, je lui demanderais de la raser au moins une fois avant le mariage.

– La raser !

– Juste une fois. Juste pour deux petites minutes, que je voie son visage, et ensuite, il pourrait la laisser repousser. »

James lui lâcha la main et recula pour la toiser.

« Quoi ? dit-elle.

– Et s'il disait non ? demanda-t-il. S'il disait : "C'est ce que je suis : un homme barbu. C'est à prendre ou à laisser."

– Mais s'il... »

Elle ne termina pas sa phrase.

– S'il quoi ? la pressa James.

– S’il... s’il s’avérait qu’il avait le menton fuyant ou quoi... »

Il la dévisagea de nouveau.

« Non mais je ne sais pas, moi ! dit-elle. J’aimerais juste savoir où je mets les pieds, c’est tout ce que je dis.

– Et s’il avait le menton fuyant, tu lui dirais : “Oh, désolée, finalement, je crois que je ne peux pas t’épouser.”

– Je ne dis pas que je ne l’épouserais pas malgré tout ; je dis que je me lancerais dans ce mariage en connaissance de cause, c’est tout. Je saurais à quoi m’en tenir. »

James fixa le dossier du siège devant lui d’un air sombre. Il ne reprit pas la main de Serena.

« Oh, Ja-a-ames », gazouilla-t-elle.

Pas de réponse.

« James ? »

Il se tourna brusquement vers elle, comme s’il venait de prendre une décision. « Depuis qu’on a commencé à organiser ce week-end, dit-il, tu t’es mise à ériger des petits... murs. À poser des limites. On ne dort pas dans la même chambre ; il faut qu’on fasse ça un dimanche... On a passé seulement quatre misérables heures là-bas ! Le trajet nous a quasiment pris plus de temps que la visite ! Et je n’ai pas souvent l’occasion de voir mes parents, tu sais. Je ne suis pas comme toi, je n’habite pas dans la même ville et presque dans le même quartier qu’eux, je ne débarque pas chez eux dès que j’ai besoin de faire une lessive.

– Mais ce n’est pas ma faute !

– Tu sais ce que je me disais en chemin pour Philadelphie ? poursuivit-il comme si elle n’avait pas parlé. Je me disais qu’une fois que tu aurais rencontré mes parents, tu déciderais qu’on ferait aussi bien de rester là-bas. Tu proposerais qu’on prenne un train de retour tôt le lendemain matin pour que tu puisses assister à ton cours, une fois que tu aurais pu constater qu’ils étaient sympas.

– Je savais déjà qu’ils seraient sympas, James. J’avais juste le sentiment... et d’ailleurs, je n’avais pas ma brosse à dents ! Ni mon pyjama ! »

Il resta de marbre.

« La prochaine fois, lui promit-elle après un silence.

– Très bien », dit-il avant de sortir son téléphone de sa poche pour en consulter l’écran.

Ils passaient devant une portion de la baie de Chesapeake – une vaste étendue d’eau, d’un gris mat même en plein soleil, avec des oiseaux solitaires voûtés et immobiles sur des poteaux plantés çà et là. À la vue de ce paysage, Serena fut prise de mélancolie. De mal du pays, presque.

Tout cela, c’était à cause de son cousin, en réalité. Le croiser avait provoqué une sorte de déchirure au fond d’elle, une fissure entre les deux parties de son monde. D’un côté se trouvait la mère de James, si familière et si confiante ; de l’autre côté, Nicholas, debout seul dans la gare. C’était comme sortir un récipient en verre d’un four chaud et le plonger dans de l’eau glacée : le craquement au moment où il se brise.

« Est-ce qu'on pourrait organiser une réunion de toute la famille un jour ? » avait demandé Serena quand elle était enfant. Et sa mère avait répondu : « Hmm ? Une réunion ? Ça doit être possible. Mais ça ne ferait pas grand monde.

– Est-ce qu'oncle David et les autres viendraient ?

– Oncle David ? Ma foi. Peut-être. »

Il n'y avait rien de très prometteur dans cette réponse.

Mais pourquoi certaines familles n'étaient-elles pas soudées ?

Peut-être qu'oncle David avait été adopté et qu'il était furieux que personne ne le lui ait dit. Ou qu'on lui avait refusé un héritage qui était revenu à ses deux sœurs. (Petite, déjà, Serena lisait beaucoup de romans.) Ou alors était-ce une dispute qui avait dégénéré outre mesure, du genre de celles où des remarques assassines sont proférées, sur lesquelles il est impossible de passer l'éponge ? Ce qui semblait le plus plausible. Après de telles disputes, on n'arrive même plus à se rappeler ce qui les a causées, mais on sait que rien ne sera plus jamais comme avant.

« Bon, avait dit Serena à sa mère, tante Alice pourrait venir, au moins.

– Peut-être, avait répété Lily. Mais tu connais ta tante Alice. Toujours à me houspiller quand on est ensemble. »

Serena avait renoncé.

Force était de constater que, même lorsque les Garrett parvenaient à se réunir, la sauce ne prenait jamais, pour ainsi dire.

Sans bouger, Serena coula un regard en direction de James. Il lisait un long texte sur son téléphone. (Il avait la capacité extraordinaire de lire des livres entiers sur cet appareil.) Il se mordait la lèvre inférieure d'un air absent.

Au lycée, Serena avait eu pour meilleur ami un garçon du nom de Marcellus Avery. Ce n'était pas une histoire d'amour, mais plutôt une alliance fondée sur un soutien mutuel. Marcellus avait la peau étrangement blanche et les cheveux très noirs, et tout le monde se moquait de son prénom. Quant à Serena, elle avait quelques kilos en trop et se ridiculisait dès qu'elle avait une balle ou un ballon entre les mains – base-ball, tennis, foot, c'était peine perdue –, dans un lycée où le sport était une religion. Ils mangeaient ensemble le midi et critiquaient leurs camarades de classe qu'ils trouvaient tous superficiels; et ils passaient leurs week-ends chez elle à regarder des films étrangers dans le salon télé de ses parents. Un jour, cependant, il avait très nonchalamment posé sa main contre la sienne sur le canapé et, comme elle n'avait pas réagi, il s'était imperceptiblement rapproché d'elle et avait déposé un timide baiser sur sa joue. Elle se souvenait encore de la sensation veloutée du duvet sur la lèvre supérieure de Marcellus. Mais ils n'étaient pas allés plus loin. Ils s'étaient rapidement écartés l'un de l'autre et s'étaient remis à fixer la télévision, puis ce fut tout.

Curieusement, pourtant, Serena se rendait compte à présent qu'il était d'une rare beauté. Son crâne avait une forme parfaite, semblable à celui d'une statue de marbre,

et, pour elle ne savait quelle raison, elle avait toujours associé cela à l'amour infini que devait lui porter sa mère. Elle se demandait où il était, désormais. Il s'était probablement fait mettre la corde au cou – par une femme assez intelligente pour avoir su déceler sa valeur. Et Serena était là, assise à côté d'un garçon guère différent de ses anciens camarades de lycée.

Elle n'avait qu'une envie : que ce trajet en train se termine au plus vite pour qu'elle puisse se retrouver à nouveau seule.

LA FAMILLE GARRETT n'avait jamais pu partir en vacances avant l'été 1959. Selon Robin Garrett, le père d'Alice, ils ne pouvaient pas se le permettre. Et puis, les premières années, il refusait de laisser le magasin entre les mains de quiconque. Car Wellington's Articles de plomberie était le magasin de grand-père Wellington, confié à contrecœur et sans trop y croire à Robin après la première crise cardiaque de son beau-père. À l'évidence, Robin devait donc faire ses preuves, en travaillant six jours par semaine et en rapportant les livres de comptes chez lui tous les samedis afin que la mère d'Alice puisse les examiner au cas où il aurait cafouillé quelque part. Soyons honnêtes : il n'avait pas cela dans le sang. Il était plombier de formation ; il se fournissait chez Wellington's uniquement pour pouvoir apercevoir la jeune Mercy Wellington derrière le comptoir. Mercy Wellington était la plus jolie jeune fille qu'il eût jamais vue, racontait-il à ses enfants, et tous les plombiers de Baltimore étaient fous d'elle. Robin n'avait pas la moindre chance. Mais

les miracles arrivent parfois. Mercy disait aux enfants qu'elle avait été séduite par sa galanterie.

Puis, quand grand-père Wellington décéda et que la boutique fut entièrement cédée à Robin – à Mercy, en réalité, d'un point de vue juridique –, il redoubla de dévouement et se fit un devoir de gérer la boutique jusqu'aux moindres de ses écrous et boulons, si bien qu'ils ne partirent toujours pas en vacances. Pas avant qu'il embauche un adjoint qu'il appelait « le jeune Pickford », un homme accommodant, pas très intelligent, mais d'une fiabilité à toute épreuve. C'est alors que Mercy déclara : « Très bien, Robin, maintenant je tape du poing sur la table. On part en vacances en famille. »

Été 1959. Une semaine à Deep Creek Lake. Un petit chalet au milieu d'une rangée d'autres identiques, à quelques pas du lac. Pas tout à fait au bord de l'eau – Robin avait prétendu que c'était trop cher –, mais tout de même assez près; oui, assez près.

En 1959, Alice avait dix-sept ans – elle avait dépassé l'âge où voyager avec sa famille pouvait avoir quoi que ce soit d'excitant. Sa sœur Lily en avait quinze et elle était folle amoureuse de Jump Watkins, un élève de terminale plein d'avenir dans leur lycée, doublé d'un champion de basket-ball. Hors de question qu'elle abandonne Jump toute une semaine, s'était-elle insurgée. Elle demanda s'il pouvait venir avec eux au lac, mais Robin refusa. Il ne se donna même pas la peine de lui fournir une raison; il se contenta de dire : « Pardon ? Non », et le sujet fut clos.

On ne pouvait donc pas dire que les filles attendaient ce séjour avec impatience. Il arrivait trop tard dans leur vie. Pour leur frère, c'était différent... David n'avait que sept ans, l'âge idéal pour passer une semaine au bord d'un lac. Et, de toute façon, c'était un enfant joyeux, toujours ravi qu'on lui propose quelque chose qui sortait de l'ordinaire. Dès l'instant où il apprit qu'ils partaient en vacances, il se mit à compter les jours sur le calendrier et à réfléchir à ce qu'il allait emporter. Il se représentait probablement le lac comme une sorte de baignoire géante, car il voulut embarquer ses bateaux pour le bain, son voilier en bois et son petit plongeur mécanique. Mercy dut lui expliquer qu'ils risquaient de les perdre dans toute cette eau. « Je t'achèterai plutôt un seau au bazar pour faire des pâtés de sable, lui promit-elle. Et une pelle, aussi. » Donc après cela, il partit dans l'extrême inverse et se mit à entonner des chants de marins de sa petite voix cristalline, et rebaptisa sa poupée cow-boy Bobby Shafto¹. (Il rebaptisait constamment sa poupée cow-boy, avec laquelle il dormait encore la nuit, même s'il la cachait dans le placard dès qu'il recevait des copains chez lui.) « *Bobby Shafto's gone to sea*² », chantait-il en faisant nager la poupée au-dessus de sa tête.

Ils partirent un samedi matin, après avoir fait un détour par le chenil pour y déposer en pension leur chien

1. Personnage d'une célèbre chanson folklorique.

2. « Bobby Shafto a pris la mer. »

Cap. C'était Alice qui conduisait. Elle avait obtenu son permis peu de temps auparavant et demandait toujours à prendre le volant, même si son père refusait généralement de le lui laisser, sous prétexte qu'elle était trop « casse-cou », selon ses termes. Ce jour-là, cependant, il céda. Assis à côté d'elle sur le siège passager, il désignait les panneaux stop, les virages et les voitures qui arrivaient en sens inverse, alors qu'elle était tout à fait capable de les voir par elle-même, merci bien. À l'arrière se trouvaient Mercy, David et Lily – David au milieu, car il était encore assez petit pour ne pas être dérangé par la bosse sur le plancher.

Ils étaient tous blonds, dans la famille, mais Mercy et David avaient les cheveux dorés, un teint de porcelaine rehaussé de rose (fort regrettable dans le cas de David), tandis que Robin et les filles étaient légèrement plus mats. Ils avaient tous les yeux bleus, et tous étaient plutôt de petite taille, même Robin. Alice savait que ça le gênait car, parfois, lorsqu'il avait affaire à des hommes plus grands que lui au magasin, elle le voyait redresser les épaules et tenir la tête plus droite que d'habitude. Il se mettait presque sur la pointe des pieds. Elle en éprouvait toujours de la peine pour lui, même s'il n'en avait probablement pas conscience.

Le voyage durait une demi-journée, principalement à travers des zones rurales une fois la ville derrière eux. David pouvait encore être divertie à la vue de chevaux, de vaches avec leurs petits, et sa mère et lui s'amusaient

à repérer les tracteurs, mais Lily boudait et restait affalée sur la banquette en silence, regardant droit devant elle d'un air sombre. À mesure qu'ils approchaient du lac, ils commencèrent à voir des panneaux annonçant TOURISTES devant certaines maisons de particuliers, des cabanons au toit recouvert de papier goudronné qui vendaient des appâts, ainsi que des étendues de gravier faisant office de terrains de stationnement pour des bateaux à moteur dont le prix de vente était inscrit à la craie sur leur pare-brise. Çà et là, des snacks guère plus grands que des abris de jardin proposaient du poulet frit, du pain de viande et des formules déjeuner à un dollar. Les Garrett avaient emporté de quoi manger à leur arrivée, mais s'arrêtèrent tout de même à un étal de bord de route pour se fournir en produits locaux, puis une seconde fois à un cube de parpaings sous un panneau électrique haut comme un immeuble de deux étages sur lequel on lisait ÉPICERIE DU GROS HARRY. Lily ne les accompagna pas, préférant rester dans la voiture les bras obstinément croisés sur la poitrine. « Tu ne sais pas ce que tu as raté, lui dit Alice lorsque toute la famille fut de retour. Maman nous a laissés prendre de la glace et on a choisi celle aux éclats de caramel. » Lily détestait cette glace; elle disait toujours que les morceaux de caramel paraissaient ne rien avoir à faire là. Elle ne se donna même pas la peine de réagir et continua simplement de regarder droit devant elle.

Avec tous les produits locaux auxquels s'ajoutaient

désormais les articles d'épicerie, les derniers kilomètres du trajet furent pour le moins inconfortables. Le coffre de la voiture était bourré de bagages et de linge de maison, ainsi que du matériel de peinture de Mercy, si bien qu'ils avaient dû entasser leurs courses autour d'eux dans l'habitable – les sacs de l'épicerie obstruant tout bonnement la vue à Mercy et Lily, et une énorme pastèque écrasant les genoux de David. Les sacs en papier de l'étal de bord de route, eux, jonchaient le sol aux pieds de Robin, lui laissant tout juste assez de place pour caler ses jambes.

Ils devaient localiser leur chalet en se fiant à une feuille d'instructions ronéotypée que le propriétaire leur avait envoyée par la poste. « Tournez à droite sur Buck Street Road, lisait tout haut Robin. Continuez sur trois kilomètres et demi. Tournez à gauche au niveau du panneau "Sleepy Woods". » Sleepy Woods, s'avérait-il, était constitué de six chalets en rondins bordant la route nationale. Deux d'entre eux avaient un bateau monté sur une remorque dans leur jardin adjacent. Celui des Garrett était le quatrième. Il était petit, mais fonctionnel, de plain-pied, avec une chambre pour les filles et une autre pour les parents, dans laquelle un lit de camp avait été déplié pour David. L'espace séjour et kitchenette disposait d'une cheminée et sentait le feu de bois. En revanche, les chambres sentaient le moisi et Mercy s'empressa d'ouvrir les fenêtres. Dehors, l'air était saturé d'une odeur de pins chauffés au soleil. Les pins

se dressaient haut dans le ciel et leurs aiguilles brunies formaient un tapis glissant au sol. Alice comprenait pourquoi le lieu s'appelait Sleepy Woods¹. Elle se dit qu'elle y dormirait sans doute très bien.

Ils commencèrent par déjeuner à la table en bois de la cuisine, car ils étaient tous affamés. Ils mangèrent des sandwiches au thon et des bâtonnets de carotte, et en guise de dessert des pêches achetées à l'étal de produits locaux. Après cela, Robin entreprit de sortir les affaires du coffre et Mercy envoya les filles faire les lits tandis qu'elle rangeait les courses. David était le seul à rester désœuvré, alors il alla faire grimper Bobby Shafto aux arbres derrière le chalet. Il le baladait le long des troncs et l'asseyait à califourchon sur des branches basses tout en chantant : « *He'll come back and marry me-ee*²... »

Une fois le coffre de la voiture vidé, Robin et David se changèrent et descendirent jusqu'au lac pour goûter l'eau – Robin en caleçon de bain bouffant rouge, T-shirt, chaussures de ville noires et chaussettes assorties, David en peignoir en éponge court de couleur blanche acheté spécialement pour ce séjour, avec ses petites sandales de pêcheur marron aux pieds. Le sentier menant au lac était une sorte de chemin de débardage qui s'enfonçait dans les bois : deux sillons sablonneux séparés par une bande d'herbe. Plusieurs minutes après leur départ, on les voyait

1. « Les Bois endormis ».

2. « Il reviendra pour m'épouser. »

encore apparaître par intermittence dans les rayons de soleil qui filtraient à travers le feuillage, Robin avec leurs serviettes autour du cou et David balançant son seau de plage, la pelle à l'intérieur tapant si bruyamment contre les parois qu'on les entendait depuis le chalet.

Alice tenta d'engager la conversation avec Lily pendant qu'elles faisaient les lits – « Prem's pour celui qui est près de la fenêtre ! », puis : « J'espère que ce lit de camp est plus confortable qu'il en a l'air » –, mais sa sœur ne répondit pas, continuant de boudier. Lorsqu'elles eurent terminé, Alice déballa ses affaires et les rangea dans la commode (« Les deux tiroirs du haut sont pour moi »). Lily, quant à elle, prit un bloc-notes et un stylo bille dans sa valise, puis s'installa sur son lit, le dos calé contre l'oreiller relevé, et se mit à écrire. À Jump, sans doute, même si elle ne daigna pas le préciser.

Alice jeta l'éponge. Elle enfila son maillot de bain et un ample chemisier, attrapa son appareil photo – un Brownie Starflash qu'on lui avait offert pour son dernier anniversaire – et retourna dans la cuisine où elle trouva Mercy en quête d'une cruche pour y faire infuser le thé. « Je vais chercher pendant que tu mets ton maillot », lui proposa Alice. À quoi Mercy répondit : « Oh, merci, ma chérie », avant de disparaître dans sa chambre. Elle en ressortit quelques minutes plus tard dans un maillot fourreau en latex du style de ceux qu'arborait Esther Williams, avec un kimono couleur pêche ouvert et flottant au vent ainsi que des sandales

à semelles en liège décorées d'énormes pompons sur les ortels. « Où est Lily ? » demanda-t-elle. Alice se renfrogna et répondit : « Elle écrit une lettre. » Mercy se contenta d'émettre un petit rire désinvolte. Elle semblait voir Lily comme une « belle » tout droit sortie d'*Autant en emporte le vent*, avec toute une cour de soupirants se pressant autour d'elle pour « faire ses quatre volontés », comme elle disait.

Elles quittèrent le chalet et descendirent le sentier que Robin et David avaient emprunté plus tôt. Il faisait chaud, mais ce n'était pas insoutenable – six bons degrés en dessous de ce qu'ils enduraient à Baltimore, d'après Alice. De minuscules insectes bourdonnaient autour de leurs têtes chaque fois qu'elles traversaient une zone ombragée, et des écureuils escaladaient les arbres à toute vitesse.

Le lac était plus grand que l'avait imaginé Alice. On apercevait la rive opposée, mais elle semblait très lointaine, et la plus proche décrivait une courbe vers la gauche avant de disparaître derrière un massif de buissons, ce qui signifiait que l'étendue d'eau devait se poursuivre bien au-delà. Une femme imposante bronzaient allongée sur une serviette tandis que, au bout d'un ponton branlant, un homme âgé entièrement vêtu était assis face au paysage sur une chaise pliante en toile. Seul Robin était dans l'eau, nageant une brasse vigoureuse parallèle à la rive, l'air sombre et résolu. David l'observait depuis le bord. Il avait ôté son peignoir, mais il était totalement

sec ; il n'avait manifestement même pas trempé un doigt de pied. « Comment tu trouves le lac ? demanda Mercy en s'approchant derrière lui.

– Est-ce que papa va se noyer ? dit-il en se retournant.

– Mais non, mais non, lui assura-t-elle. Papa est un bon nageur. »

David pivota à nouveau et se remit à observer son père.

« Tu vas te baigner ? lui demanda Alice.

– Dans pas longtemps, oui.

– Tu voudras que j'y aille avec toi ?

– Non, ça va. »

Alice enleva son chemisier et le jeta dans le sable à côté de son appareil photo. « Bon, c'est parti », dit-elle avant d'entrer dans l'eau. Celle-ci était tiède, mais se rafraîchissait à mesure qu'Alice avançait, et quand elle finit par s'immerger complètement, l'eau était si froide qu'elle lui bloqua la respiration.

De là où elle se trouvait, la rive avait l'aspect pittoresque et figé d'une scène figurant dans le livre de peintures françaises de sa mère – le vieil homme sur le ponton sous un immense chapeau de paille, la femme une simple bande de couleur contrastant avec le sable. David s'était accroupi pour remplir son seau. Mercy entraîment timidement dans l'eau, s'y enfonçant de plus en plus, puis s'élança en une brasse nettement plus gracieuse que celle de Robin. Enfant, elle passait toutes ses vacances à Ocean City, ceci expliquait donc cela.

Elle avait l'habitude de l'eau. Mais au bout de quelques mètres, elle cessa de nager et se mit debout. « Viens par ici ! » l'appela Robin. Mais elle répondit : « Je n'ai pas envie de me mouiller la tête. » Elle avait des cheveux qui mettaient des heures à sécher, épais et ondulés, avec des anglaises tombant de son chignon haut. « Je songeais à aller chercher mon carnet de croquis et faire un tour dans le bois. Tu peux garder un œil sur David ?

– Bien sûr. Je vais lui apprendre à nager ; qu'est-ce que tu en dis ?

– Formidable. »

Mercy fit volte-face et repartit en barbotant, les bras tendus bien perpendiculaires à son corps et les mains dressées comme de petits oiseaux, tandis que, au loin, tout là-haut à l'orée du bois, on apercevait une minuscule Lily, les mains en visière pour se protéger les yeux du soleil et mieux les observer. Cependant, elle n'approcha pas plus. Elle n'était même pas en maillot et, au bout d'un moment, se détourna et disparut.

La différence entre cette scène et celles des peintures françaises, se dit Alice, c'était que tous les tableaux représentaient des gens dans un moment d'échange – ils partageaient un pique-nique ou faisaient une partie de canotage, par exemple. Mais ici, chacun évoluait dans son coin. Même son père, à quelques mètres d'elle, nageait désormais vers la rive. Un passant aurait été incapable de deviner que les Garrett se connaissaient, tant ils paraissaient dispersés et seuls.